Nouvelle série N° 1

Charles Garnier

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Massacré par les Iroquois, le 7 décembre 1649



Édition du MESSAGER CANADIEN, Montréal, Can.

CONFORMÉMENT au décret d'Urbain VIII, nous déclarons que les titres de *Saint* ou de *Vénérable* qui, dans le cours de cet ouvrage, s'appliqueraient à des personnes sur lesquelles la sainte Église ne s'est pas prononcée n'ont qu'une valeur purement *humaine et privée*.

De même dans l'exposé des événements et des grâces extraordinaires qui sont rapportés, nous n'entendons pas prévenir le jugement du Souverain Pontife, auquel nous nous soumettons sans réserve.

Imprimi potest :

J.-M. Filion, S. J.,
Præp. Prov. Canad.

Nil obstat :

Marianopoli die 10 Februarii 1920
A. Curotte, *Censor Deputatus.*

Imprimatur :

† Georges, *Év. de Philippopolis,*
10 février 1920 *Adm.*



CHARLES GARNIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MASSACRÉ PAR LES IROQUOIS

LE 7 DÉCEMBRE 1649

CHARLES GARNIER naquit à Paris, le 25 mai 1606,[1] au sein d'une famille aussi riche des biens de la terre que des biens du ciel. Il grandit dans cette atmosphère chrétienne comme dans un parc retiré et tranquille croît un lis. La tendresse jalouse de sa mère et la prudence d'un père qui, en matière de fidélité à Dieu, tenait à donner lui-même l'exemple à ses enfants, préservèrent Charles des atteintes qui auraient pu ternir son âme ou flétrir son cœur. Quand l'enfant fut en âge de commencer des études sérieuses, son père se demanda à quels maîtres il confierait cette jeune intelligence qui regardait si curieusement la vie. Mais son hésitation ne fut pas longue: Louis XIII venait d'autoriser les

---

1 C'est par erreur que les *Relations* le font naître en 1605 (année 1650, p. 10).

Jésuites à ouvrir le collège de Clermont. Charles prit place parmi les élèves qui s'y pressèrent et il en suivit les classes.

Ses heureuses tendances s'y développèrent. Il avait le cœur largement ouvert à ce qui était noble, grand, et naturellement incliné vers la pitié. Quelques traits empruntés à cette période de sa vie nous le prouvent. Comme il paraît bien que les Pères l'ont fait de tout temps et comme ils le font encore de nos jours, son père lui allouait périodiquement une petite somme, à titre d'argent de poche et pour faire face à ses menus plaisirs; c'est ce qui s'appelle « la semaine », en style d'écolier. Les jours de sortie, les élèves du collège de Clermont n'étaient pas en peine pour dépenser ce léger pécule. Volée de moineaux aux champs, ils s'éparpillaient de tous côtés et se répandaient dans les jeux de paume de la montagne Sainte-Geneviève, afin d'y organiser quelque attachante partie. D'autres fois, à travers les ruelles en coupe-gorge et les passages étroits, encombrés d'échoppes et d'auvents, qui conduisaient à la Seine, ils descendaient vers le Pont-Neuf. La foule

incessante et bariolée des cavaliers et des piétons, des carrosses et des chaises à porteurs qui s'y pressaient, était pour eux un spectacle toujours nouveau. Les charlatans, diseurs de bonne aventure, vendeurs d'orviétan et marchands de faucons qui y avaient élu domicile ne les y attiraient pas moins. On écoutait leurs quolibets et leurs chansons; on allait à la Samaritaine, pompe hydraulique construite sur le second pilier du pont, voir le jacquemart qui frappait les heures, puis on se rendait en troupes dans certains cabarets de la Cité, entre le Palais et Notre-Dame, « pour y faire bonne chère ». Garnier n'y suivit jamais ses condisciples. « Comme il était de la Congrégation de Notre-Dame, qui défend aux jeunes gens d'entrer dans de semblables lieux, » écrit le P. Ragueneau, « il restait fidèle à sa règle. Au besoin, il attendait ses camarades à la porte du cabaret, sans aucun respect humain. Quant à ses économies d'étudiant, il les réservait à un emploi plus noble qu'à se procurer le plaisir d'une partie de jeu de paume: c'est à la charité qu'il les consacrait. Les jours de congé, on le voyait parfois descendre

la rue Saint-Jacques et se diriger vers le Petit-Pont. Là se dressait la masse sombre et lépreuse du Petit-Châtelet. Charles s'engageait dans l'étroite allée voûtée qui perçait la vieille geôle et il allait déposer son aumône dans le « tronc des prisonniers ». Il lui arriva d'y vider sa bourse tout entière, au rapport d'un de ses frères, tant la compassion avait déjà de puissance sur son cœur.

Si le cœur était noble dans notre jeune étudiant, l'intelligence n'était pas moins brillante en lui. Les succès qu'il eut pendant le cours de ses études le démontrent bien. Faut-il attribuer aux espérances que ces succès avaient fait concevoir à son père les difficultés que le jeune homme rencontra, quand il voulut entrer en religion? Peut-être. Toujours est-il que les résistances qu'on lui opposa furent vives. Pourtant M. Garnier était un chrétien plein de générosité vis-à-vis de son Dieu, car il devait lui donner quatre de ses fils: le P. Charles, dont nous parlons, le P. Henry de Saint-Joseph, qui entra chez les Carmes, le P. Joseph de Paris, qui mourut fils de saint François, aux Capucins, et un autre qui

reçut les ordres dans le clergé séculier. Mais le sacrifice que Notre-Seigneur demande en pareilles circonstances à un père est si dur que le *transeat* de Gethsémani monte naturellement aux lèvres des meilleurs d'entre eux. Heureusement, M. Garnier était d'une foi trop vaillante pour s'arrêter à mi-route de la prière divine, et, après avoir essayé d'écarter le calice, il finit, comme son Maître, par l'accepter.

Le 5 septembre 1624, Charles Garnier entrait au noviciat que les Jésuites avaient ouvert, douze ans auparavant, à Paris, à l'angle de la rue de Mézières et de la rue Pot-de-Fer. [1]

« Mon Père, dit M. Garnier au P. Jean Broussauld, maître des novices, en lui remettant son fils, si je n'aimais votre Compagnie par-dessus tout, je ne vous donnerais pas un enfant qui depuis sa naissance jusqu'à mainte-

1 Cette maison était installée dans l'ancien hôtel de Mézières, qui avait été donné à la Compagnie de Jésus par la dame Madeleine Luilier, veuve du sieur de Sainte-Beuve, conseiller au Parlement. A la suite d'acquisitions ultérieures, elle s'étendit considérablement et embrassa à peu près tout l'espace compris entre les rues Pot-de-Fer, Mézières, Cassette et Honoré-Chevalier. L'église, élevée sur les dessins du Frère Martel-Ange, fut construite aux frais de François

nant n'a jamais commis aucune désobéissance et ne m'a jamais causé le moindre déplaisir. » Il y a des éloges qui engagent l'avenir d'une façon téméraire: celui-ci n'en était-il pas? Le nouveau religieux prouva le contraire. « Dès lors, il paraissait un ange, écrit son supérieur, et sa modestie était si rare qu'on le proposait à tous les autres comme un miroir de sainteté. »

Cette perfection ne se démentit point pendant deux ans. Aussi, le noviciat terminé, ne fit-on aucune difficulté pour admettre le jeune novice aux premiers vœux (1626). Charles passa alors de la rue Pot-de-Fer à ce collège de Clermont qu'il avait quitté deux ans auparavant. Mais il y revenait, heureux et fier, sous les livrées de Jésus-Christ. Il y vécut trois années qui furent consacrées par lui à

Sublet des Noyers, le secrétaire d'État à la guerre. Fort peu spacieuse « elle est, dit Félicien, une des plus régulières qui soient dans Paris ». (*Hist. de la ville de Paris*, 5 vol., in-fol. Desprez, Paris, 1725, t. II., p. 1102). Le maître-autel, décoré par Mansard, était surmonté d'une toile de Poussin: Saint François Xavier ressuscitant un mort au Japon. Ce tableau est au Louvre aujourd'hui. L'église du noviciat renfermait plusieurs autres morceaux remarquables: un Christ prêchant, de Stella; une Vierge, de Vouet, et un superbe Christ, sculpté par Sarrasin. (*Paris ancien et moderne*, par J. de Marlès, 3 vol., in-4. Paris, Parent-Desbarres, t. Ier, p. 454.)

l'étude de la logique, de la physique et de la métaphysique (1626-1629). Puis il fut envoyé à Eu, [1] où il enseigna successivement la cinquième, la quatrième et la troisième, de 1629 à 1632.

C'est là qu'il eut le bonheur de rencontrer le P. de Brébeuf, alors procureur de ce collège. Chassé du Canada après la prise de Québec par les Anglais, le fondateur de la mission huronne avait été contraint de retourner en France. Mais il y avait emporté, indéracinable au fond de son cœur, l'amour de ses pauvres sauvages. Dans les promenades qu'il fit avec le P. de Brébeuf sous les chênes de la forêt, — quand au collège les classes chômaient, — le jeune scolastique dut maintes fois prier l'ardent apôtre de lui parler de ses chères missions. La montée du grand fleuve avec ses péripéties dramatiques, l'hivernage dans les bois au milieu des neiges, les chasses faites en compagnie des Hurons, les mœurs et les coutumes de ces peuplades, leurs assemblées, leurs festins, leurs expéditions guer-

1 Ce collège avait été fondé en 1581 par le duc de Guise (le Balafré). Il s'ouvrit dans les premiers jours de janvier de l'année suivante.

rières, quelle inépuisable mine de récits intéressants pour un jeune homme de vingt-cinq ans! Nous tromperions-nous beaucoup en pensant que les premiers germes de la vocation apostolique du P. Garnier datent vraisemblablement de cette époque? Quoi qu'il en soit, ils ne tardèrent pas à éclore. Charles était revenu à Paris pour étudier la théologie au collège de Clermont, quand il sollicita de ses supérieurs la faveur de passer au Canada. Ceux-ci accueillirent bien sa requête: la mission était dure, elle réclamait des ouvriers au cœur ferme et à la vertu trempée; le jeune théologien n'était-il pas dès lors tout désigné pour prendre place dans leurs rangs? Mais une condition fut pourtant mise à son départ: il lui faudrait au préalable obtenir le consentement de son père. L'obstacle parut tout d'abord insurmontable. M. Garnier ne pouvait se résoudre à cette seconde séparation, bien autrement douloureuse que celle qu'il avait acceptée dix ans auparavant. Mais le futur missionnaire ne se découragea point. Les difficultés qu'il rencontra enflammèrent d'autant plus son zèle qu'elles se multipliaient davantage sous ses

pas. Pour le soutenir dans cette lutte, Dieu lui donna dès lors comme la vision sanglante de la mort qui lui était réservée, et ces pressentiments furent à la fois si puissants et si doux que jour et nuit Charles ne songeait plus qu'à la conversion des Sauvages: son unique désir était d'y sacrifier sa vie jusqu'à son dernier souffle. Aussi, larmes, prières, mortifications continuelles, il employa tout pour obtenir la réalisation de ce souhait de son âme, en triomphant des tendres résistances de son père. Le combat fut long, mais après un an de durée, il prit fin; la foi demeura maîtresse du champ de bataille et le consentement requis fut accordé.

Le P. Garnier était alors en quatrième année de théologie. Trois mois auparavant, il avait reçu le sacerdoce au pied du même autel que le P. Isaac Jogues, son compagnon d'études au collège de Clermont. Comme ils s'étaient inclinés ensemble sous la main du pontife qui leur conférait l'onction sacerdotale, les deux futurs martyrs quittèrent aussi la France le même jour. Ils appareillèrent de Dieppe, le 8 avril 1636. Formée de huit vais-

seaux, la flotte qui les emportait vers les rives canadiennes était placée sous les ordres de Duplessis-Bochard et elle avait à bord le nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, le chevalier de Montmagny. La traversée fut heureuse, et dans la nuit du 10 juin, deux mois après avoir quitté la patrie, le nouvel apôtre mouilla devant le fort de Québec.

II

La mission du Canada s'étendait alors sur une ligne de plus de seize cents milles, depuis l'île du Cap Breton jusqu'aux rives du lac des Hurons. Elle était desservie par dix-huit prêtres et par six frères, et elle comptait six postes: Saint-Louis de Miscou, Québec, Notre-Dame des Anges, le Cap Breton, les Trois-Rivières et la mission huronne. Cette dernière était située sur la côte orientale du lac qui porte encore son nom, et elle embrassait tout le territoire occupé par les vingt villages entre lesquels se répartissaient les trente à trente-cinq mille âmes qui composaient la nation des Hurons. On fondait de grandes espérances

sur elle, car c'est par cette trouée qu'on tendait à ouvrir à la civilisation et à la foi les immenses contrées de l'Ouest. Il y avait donc un intérêt capital à semer au milieu de ces peuplades les salutaires enseignements de l'Évangile. Les missionnaires s'y employaient de toute leur âme; mais si la religion commençait à germer parmi ces Sauvages, ses progrès étaient lents et difficiles et ils s'achetaient en outre au prix des plus dures fatigues et des dangers les plus rebutants.

En foulant pour la première fois le sol du Canada, objet des ardentes aspirations de son cœur d'apôtre, le P. Garnier avait ressenti une joie immense. Il ne se doutait pas que la délicatesse de la Providence lui réservait un autre bonheur qu'il n'aurait jamais osé espérer à si bref délai. D'ordinaire, les nouveaux missionnaires étaient retenus dans les stations méridionales afin de s'y acclimater et de s'habituer peu à peu aux rudes privations qu'ils étaient destinés à supporter. Ils profitaient de cette sorte d'apprentissage pour prendre contact avec les Sauvages qui descendaient le Saint-Laurent au moment de la

traite, et pour se former à leur langage. C'est dans ce but que le P. Garnier et le P. Chastellain, qui était arrivé avec lui à Québec, s'embarquèrent le 1er juillet, pour les Trois-Rivières, afin d'y attendre les Hurons. Ceux-ci ne descendirent pas en grand nombre tout d'abord. Il en arriva sept pourtant vers le milieu du mois. Au moment de repartir, l'un d'entre eux demanda au supérieur si aucune Robe-Noire ne monterait cette année-là dans son pays. Il insista afin qu'il n'en fût pas ainsi. « Pourvu qu'on lui fournit un canot, ajoutait-il, car celui avec lequel il avait descendu le fleuve était trop chargé déjà, il se chargeait de conduire le Père au pays des Hurons. » Le frêle esquif fut bien vite trouvé, comme on le pense. Alors les gens de l'autre canot déclarèrent qu'on ne pouvait pas séparer les deux Pères, qu'il leur fallait une Robe-Noire à eux aussi et qu'ils ne partiraient pas sans elle. Ces instances parurent si providentielles au P. Le Jeune qu'il ne voulut pas s'y refuser. Il distribua deux ou trois couvertures et quelques capotes aux Sauvages, mit dans chaque embarcation un barillet de

pois, une petite caisse de pruneaux et un peu de pain comme provisions de bouche, et, une heure après, le P. Garnier et le P. Chastellain voguaient doucement sur les eaux du grand fleuve, en route vers le lac des Hurons (21 juillet 1636).

Le trajet se fit sans fatigues extraordinaires, les voyageurs étant tombés entre les mains de bons Sauvages qui les traitèrent doucement. « Dieu soit béni à jamais, écrivait Garnier le 8 août. Nous voici aux Nipissiriniens depuis hier, si joyeux et en si bonne santé que j'en suis tout honteux. Car, si j'eusse eu assez de courage, je ne doute pas que Notre-Seigneur ne m'eût donné un bout de sa croix à porter, comme il a fait à nos Pères qui ont passé avant nous... Mais il a traité l'enfant comme un enfant: je n'ai point ramé, je n'ai porté que mon sac, excepté depuis trois jours où j'ai dû prendre aux portages un petit paquet qu'on m'a présenté, parce qu'un de nos Sauvages est tombé malade. N'est-ce pas là être traité en enfant ?... Nous sommes arrivés à l'île, la veille de la fête de saint Ignace. Nous y achetâmes du blé d'Inde, les pois nous manquant.

Ce blé nous a conduits jusqu'ici, nos sauvages n'en ayant serré en aucun lieu; au moins ils n'en ont trouvé qu'une cache. Quant au poisson, nous n'en avons guère rencontré jusqu'à présent. »

Malgré ces privations, les deux missionnaires « s'en allaient tout courant dans leurs gondoles d'écorce, volant à ce paradis si désiré avec un surcroît de courage », comme ils le disaient dans une autre lettre. Le soir venu, ils cabanaient ensemble au milieu des roches désertes, et, à l'aube, ils se rembarquaient joyeux, en chantant quelque cantique, pendant que les avirons battaient les flots...

Enfin, le 14 août, ils arrivèrent à Sainte-Marie, à quelques heures de distance l'un de l'autre. Grande joie pour leurs frères de la mission! Le festin de bienvenue fut improvisé en un clin d'œil. Aussi bien n'exigeait-il pas beaucoup d'apprêts: une poignée de petits poissons secs avec un peu de farine, plus quelques épis nouveaux rôtis à la façon du pays. Mais, si ce banquet était maigre, l'allégresse de tous en était sans bornes; si bien que, au dire d'un des assistants, elle semblait

un reflet sur la terre du bonheur que goûtent au ciel les bienheureux.

Deux semaines après, le P. Garnier eut la consolation d'administrer pour la première fois le baptême sur cette terre païenne. Il le conféra à un petit enfant, qu'il nomma Joseph. C'étaient les prémices d'un apostolat qui devait être bien fécond. Mais, comme pour lui laisser entrevoir ce qu'il pourrait lui en coûter un jour, Dieu permit que presque aussitôt le nouvel apôtre fut le témoin d'un spectacle auquel les plus vieux missionnaires n'assistaient jamais sans horreur.

Un prisonnier iroquois venait d'être amené à Aroutaen. Dans l'espoir de le convertir avant la fin du supplice qu'on lui préparait, le P. de Brébeuf, surmontant une fois de plus ses répugnances, résolut d'assister ce malheureux. Il prit pour compagnons Ch. Garnier et Le Mercier.

« Nous vîmes venir de loin ce pauvre misérable, raconte ce dernier [1]. Il chantait au milieu de trente ou quarante Sauvages qui le conduisaient. Il était vêtu d'une belle robe

1 *Relation* de 1637, p. 110 et suivantes.

de castor; il avait au cou un collier de porcelaine et un autre en forme de couronne autour de la tête. Il se produisit un grand concours à son arrivée; on le fit asseoir à l'entrée du bourg, et ce fut à qui le ferait chanter. Je dirai ici que jusqu'à l'heure de son supplice, nous ne vîmes exercer à son endroit que des traits d'humanité. Aussi bien, avait-il été déjà assez malmené dès le moment de sa prise: il avait une main toute brisée d'un caillou, et un doigt, non coupé, mais arraché par violence; pour l'autre main, il en avait le pouce et le doigt d'après emportés d'un coup de hache, et, pour tout emplâtre, quelques feuilles liées avec des écorces; il avait les jointures des bras toutes brûlées, et en l'une une grande incision. Nous nous approchâmes pour le considérer de plus près: il leva les yeux et nous regarda fort attentivement; mais il ne savait pas encore le bonheur que le ciel lui préparait par notre moyen au milieu de ses ennemis.

« Cependant on lui apportait à manger de tous côtés, qui du sagamité, qui des citrouilles et des fruits... Mais il fallait lui mettre les

morceaux jusque dans la bouche, étant incapable de se servir de ses mains: elles lui causaient en effet de telles douleurs et lui cuisaient si fort qu'il demanda à sortir de la cabane pour prendre un peu d'air. Cela lui fut accordé incontinent. Il se fit développer ses mains: on lui apporta de l'eau pour les rafraîchir. Elles étaient à demi pourries et toutes grouillantes de vers. Il pria qu'on lui tirât ces vers qui lui rongeaient jusqu'aux moelles et lui faisaient, disait-il, ressentir les mêmes douleurs que si on eût appliqué le feu. On fit tout ce qu'on put pour le soulager, mais en vain, car les vers paraissaient et se retiraient au dedans, comme on se mettait en devoir de les tirer. »

Cependant Brébeuf avait commencé à instruire ce malheureux. Il s'y employa pendant toute la fin de cette journée et les premières heures de la nuit suivante. Le voyant dans d'excellentes dispositions, il ne jugea pas à propos de lui différer plus longtemps le baptême, et il le lui conféra, en vue de la mort pour ainsi dire. Le condamné parut dès lors plus courageux que jamais. « Environ sur le

midi, continue le P. Le Mercier, il fit son astataiou, c'est-à-dire son festin d'adieu, selon la coutume de ceux qui sont sur le point de mourir. On n'y invita personne; mais, chacun ayant la liberté de s'y trouver, on y était les uns sur les autres. Avant qu'on commençât à manger, il passa au milieu de la cabane et dit d'une voix haute et assurée: « Mes frères, « je m'en vais mourir. Au reste, jouez-vous « hardiment autour de moi; je ne crains point « les tourments ni la mort. » Incontinent il se mit à chanter et à danser, suivant la coutume, tout le long de la cabane. Quelques autres chantèrent aussi et dansèrent à leur tour. Et puis on donna à manger à ceux qui avaient des plats; ceux qui n'en avaient pas regardaient faire les autres. Le festin achevé, on le ramena à Aroutaen pour y mourir. Nous le suivîmes pour l'assister et lui rendre tout le service que nous pouvions. »

Au soleil couchant, la cruelle tragédie commença. « Ce fut en la cabane d'un nommé Atsan, qui est le grand capitaine de guerre; aussi est-elle appelée Otinontsiskiaj-Ondaon, c'est-à-dire la maison des têtes coupées. C'est

là que se tiennent tous les conseils de guerre. Nous nous mîmes dans un lieu où nous puissions être auprès du patient et lui dire un bon mot, si l'occasion s'en présentait. Sur les huit heures du soir, on alluma onze feux tout le long de la cabane, éloignés les uns des autres d'environ une brasse. Aussitôt le monde s'assembla; les vieillards se mirent en haut, comme sur une manière d'échafauds qui règnent de part et d'autre tout le long des cabanes; les jeunes gens étaient en bas, mais tellement pressés qu'ils étaient quasi les uns sur les autres, de sorte qu'à peine y avait-il passage le long des feux. Tout retentissait de cris d'allégresse; chacun préparait qui une écorce, qui un tison pour brûler le patient... Je vous laisse à penser de quel effroi fut saisi ce malheureux à la vue de cet appareil, quand il entra. Les cris redoublèrent à cette arrivée. On le fit asseoir sur une natte et on lui lia les mains. Puis il se lève et fait un tour par la cabane, en chantant et en dansant. Personne ne le brûle pour cette fois; mais aussi est-ce le terme de son repos. On ne saurait quasi dire ce qu'il endurera jusqu'à ce qu'on lui

coupe la tête. Il ne fut pas sitôt retourné en sa place que le capitaine de guerre prit sa robe, disant: « Oteioudi — c'était le nom d'un capitaine — le dépouillera de la robe que je tiens; » et il ajouta: « Les Atachronons lui « couperont la tête, qui sera donnée à Ondes-« sone, avec un bras et le foie, pour en faire « un festin. »

« La sentence était prononcée. Alors chacun s'arma d'un tison ou d'une écorce allumée, et la victime commença à marcher, ou plutôt à courir, autour de ces feux. C'était à qui brûlerait le malheureux au passage; cependant il criait comme une âme damnée; toute la troup contrefaisait ses cris ou les étouffait avec des éclats de voix effroyables. Il fallait être là pour avoir une vive image de l'enfer. Toute la cabane paraissait comme en feu, et, au travers de ces flammes et de cette épaisse fumée qui en sortait, ces barbares, entassés les uns sur les autres, hurlant à pleine tête, avec des tisons ardents en mains, les yeux étincelants de furie, semblaient autant de démons! »

Qu'on juge de l'impression que dut ressentir

en face de cet horrible spectacle, le jeune missionnaire qui, cinq mois auparavant, était encore dans le milieu calme et tranquille du collège de Clermont! Voilà les cannibales qu'il venait convertir à la foi! L'entreprise n'était-elle pas au-dessus des forces humaines, et dans son cœur n'eût-il pas été naturel qu'un immense découragement pénétrât ?

Pourtant ce qu'il allait voir devait dépasser en horreur les préludes de la tragédie! Pendant qu'accroupi derrière les bourreaux le P. Garnier priait pour le néophyte, le supplice continuait. « Souvent les Sauvages arrêtaient ce malheureux à un bout de la cabane. Les uns lui prenaient les mains et lui brisaient les os à vive force, les autres lui perçaient les oreilles avec des bâtons qu'ils y laissaient, d'autres lui liaient les poignets avec des cordes qu'ils étreignaient rudement, tirant les uns contre les autres à force de bras. Avait-il achevé le tour, pour prendre un peu d'haleine, on le faisait reposer sur des cendres chaudes et des charbons ardents. J'ai horreur d'écrire tout ceci, et nous eûmes une peine inexprimable à en souffrir la vue... Pour moi, je me

vis réduit à tel point que je ne pouvais quasi lever les yeux, et encore je ne sais, si nous n'eussions pas fait nos efforts pour nous tirer de cette presse et pour sortir, si ces cruautés n'eussent eu quelque remise. Mais Dieu permit qu'au septième tour de la cabane les forces manquèrent au patient; après s'être reposé quelque peu de temps sur la braise, on voulut le faire lever à l'ordinaire; mais il ne bougea pas, et, un de ses bourreaux lui ayant appliqué un tison aux reins, il tomba en faiblesse; il n'en fut jamais relevé si on eût laissé faire les jeunes gens. Ils commençaient déjà à attiser le feu sur lui, comme pour le brûler; mais les capitaines les empêchèrent de passer outre; ils ordonnèrent qu'on cessât de le tourmenter, disant qu'il était d'importance qu'il vit le jour; ils le firent donc porter sur une natte; on éteignit la plupart des feux, et une grande partie du monde se dissipa... Que nous eussions désiré que cet évanouissement durât toute la nuit! Car de modérer par une autre voie ces excès de cruauté, ce n'était pas chose qui nous fût possible... Mais, au bout d'une heure, le prisonnier commença

à respirer un peu et à ouvrir les yeux: immédiatement on lui commanda de chanter. Il le fit d'abord d'une voix cassée et comme mourante; mais ensuite il chanta si haut qu'on l'entendit hors de la cabane. Alors la jeunesse se rassemble, on l'entretient, on l'asseoit sur son séant; en un mot, on se reprend à faire pis qu'auparavant. De dire en particulier tout ce qu'il endura à partir de ce moment, c'est ce qui me serait presque impossible... »

Sous les regards épouvantés du P. Ch. Garnier, la torture avait recommencé. « Les bourreaux brûlaient d'abord leur victime aux jambes seulement; il est vrai qu'ils les mirent en pauvre état et tout en lambeaux. Quelques-uns y appliquaient des tisons ardents et ne les retiraient pas que l'infortuné ne jetât les hauts cris, et aussitôt qu'il cessait de crier, ils recommençaient à le brûler sept et huit fois, allumant souvent de leur souffle le feu qu'ils tenaient collé contre la chair. D'autres l'entouraient de cordes, puis ils y mettaient le feu, qui le brûlait ainsi lentement et lui causait une douleur très vive. Il y en avait qui lui faisaient mettre les pieds sur des haches

toutes rouges et qui appuyaient encore par-dessus. Vous auriez ouï griller sa chair et vu monter jusqu'au haut de sa cabane la fumée qui en sortait. On lui donnait des coups de bâton sur la tête, on lui rompait le reste de ses doigts... Personne ne s'épargnait et chacun s'efforçait de surmonter son compagnon en cruauté... On ne cessait pas néanmoins de le faire manger de temps en temps, et de lui verser de l'eau dans la bouche pour le faire durer jusqu'au matin...

« Dès que l'aube commença à poindre, les sauvages allumèrent des feux hors du village, et on y conduisit le patient. Le P. de Brébeuf l'accosta pour le consoler et le confirmer dans la volonté qu'il avait toujours témoigné de mourir chrétien... et après l'avoir instruit brièvement touchant la rémission des péchés, il lui donna l'absolution sous condition. Alors, on le prit à deux et on le fit monter sur un échafaud de six à sept pieds d'élévation. Trois ou quatre de ces bourreaux l'y suivirent. Ils l'attachèrent à un arbre qui passait au travers, de telle façon néanmoins qu'il eût la liberté de tournoyer autour. Là ils se remirent

à le brûler plus cruellement que jamais, ne laissant aucun endroit en son corps qu'ils n'y eussent appliqué le feu à diverses reprises. De temps en temps, on leur fournissait de nouveaux tisons; ils lui en mettaient de tout allumés jusque dans la gorge, ils lui brulèrent les yeux, ils lui appliquèrent des haches toutes rouges sur les épaules, ils lui en pendirent au cou, et ils les tournaient tantôt sur le dos, tantôt sur la poitrine, selon les postures qu'il prenait pour éviter la pesanteur de ce fardeau... Cependant nous étions là, priant Dieu de tout notre cœur qu'il lui plût de délivrer ce malheureux de cette vie... A la fin, un sauvage lui coupa un pied, l'autre une main, et presque aussitôt un troisième lui trancha la tête et la jeta au milieu de la foule. Pour ce qui est du tronc, il demeura à Aroutaen, où on en fit un festin le même jour. »

Quand le P. Garnier et ses compagnons se retirèrent, afin d'aller prier à l'autel pour la victime, dans un sentier ils rencontrèrent « un sauvage qui portait à une brochette une des mains à moitié rôtie ». Il semblait que l'horreur du spectacle auquel ils venaient

d'assister les poursuivit jusqu'au milieu de cette campagne, où tout était paisible et verdoyant. A lire de pareils récits, on comprend sans peine qu'à leur départ de Québec les missionnaires « fussent suivis des acclamations de quantité de peuples différents, qui bordaient le rivage, et dont plusieurs les regardaient d'un œil de compassion et d'un cœur tremblant, comme autant de victimes destinées au feu [1] ». Eux-mêmes d'ailleurs ne se faisaient pas illusion. « Nous n'ignorons pas, écrivait le P. Le Mercier [2] en quittant Notre-Dame des Anges, que ces Sauvages ont encore les mains et les lèvres teintes du sang de nos martyrs. Mais si les apôtres eussent consenti à ne s'engager parmi les infidèles que lorsqu'ils étaient en assurance (de leur propre vie), ils n'auraient pas rempli ce digne nom d'apôtres. » La remarque était d'une profonde justesse. Voilà pourquoi, afin de se montrer les dignes successeurs des bateliers

---

1 Lettre du P. Jacques Frémin, missionnaire chez les Hurons et chez les Iroquois.

2 Le P. François Le Mercier, arrivé au Canada le 20 juillet 1635, y fut deux fois supérieur, de 1653 à 1656 et de 1665 à 1670. Il mourut à la Martinique, le 16 octobre 1692.

de Tibériade, les missionnaires de la Nouvelle-France, conséquents avec eux-mêmes, affrontaient si vaillamment l'horrible mort qui les menaçait!

III

Au milieu de cette héroïque phalange, le P. Garnier ne tarda pas à se faire remarquer par son abnégation et par son zèle. Pendant l'automne de 1636, une fièvre contagieuse désola le pays des Hurons. Presque tous les missionnaires en furent atteints. Charles n'y échappa point. Il fut pourtant moins rudement frappé que ses frères. Aussi, dès que les forces commencèrent à lui revenir, il s'empressa de quitter sa pauvre natte d'écorces pour se dévouer au soin des malades. On le vit, convalescent, faire des courses de plusieurs lieues pour secourir certains d'entre eux. Le 4 décembre, ils est à Ossossané où le mal allait tous les jours en augmentant. Le 14, il part à travers la neige et la glace pour Anenatea où une pauvre fille se mourait. Quand il

arrive avec le P. Le Mercier, il trouve la cabane de l'agonisante remplie de monde: on y donnait le festin des malades. Les hommes frappaient à grand renfort de bras sur des branches de sapin; les femmes chantaient et dansaient. Puis elles prenaient en cadence des braises ardentes et des cendres toutes rouges, et, à pleines mains, elles en douchaient la malade, qui se tordait sous cette pluie enflammée. Heureusement le festin eut un terme, et le P. Garnier put baptiser la mourante pendant la nuit.

Les six mois qui suivirent furent employés en œuvres apostoliques diverses. Déjà, Charles se révélait ce qu'il devait être si pleinement dans la suite, au jugement de ses supérieurs, « un ouvrier infatigable, rempli de tous les dons de la nature et de la grâce qui peuvent rendre un missionnaire accompli ». Il parlait si bien la langue des Sauvages, qu'ils l'admiraient eux-mêmes. [1] Quand il groupait ces

1 Dans une lettre écrite par lui, le 20 mai 1637, au père général Mutio Vitelleschi, le P. de Brébeuf déclare que le P. Ch. Garnier « surpasse tous ses frères dans les progrès qu'il a faits sur ce point ». Carayon, *Documents inédits*, XII, p. 161.

pauvres gens dans quelqu'une de leurs cabanes enfumées, pendant l'hiver, — ou lorsque, durant l'été, il les réunissait au coin d'un bois et parmi les grandes fougères, — à moins que, le crépuscule venu, il ne les conduisit sur la grève, au bord de leur lac tranquille, « il entrait si avant dans les esprits, et avec une éloquence si puissante, qu'il les ravissait tous à soi... C'est que son cœur parlait plus haut que ses paroles. Son visage, ses yeux, son sourire même ne prêchaient que la sainteté. » [1]

Le P. Garnier avait un autre secret pour triompher des résistances les plus invincibles en apparence: la charité. Elle était inépuisable dans son âme d'apôtre. On le rencontrait parfois, la sueur au front, péniblement appuyé sur quelque bâton noueux, et ployant sous le poids d'un Sauvage infirme. Il portait ainsi les malades sur les épaules pendant une heure ou deux, quand il le fallait, afin de gagner leur cœur, et d'avoir l'occasion de les convertir. S'agissait-il de baptiser quelque moribond ou un prisonnier de guerre qu'on allait brûler?

---

1 *Relation* de 1650, p. 11.

Dix et vingt lieues de route à faire durant les chaleurs de l'été les plus excessives, et à travers des contrées où les ennemis pullulaient, ne l'arrêtaient pas plus qu'elles ne l'effrayaient. La nuit même, il s'engageait dans les pays les plus dangereux, courant à perte d'haleine après le sauvage qui lui servait de guide, s'égarant au milieu des neiges profondes, mais toujours prêt à repartir sans souci des plus grands froids ou des tempêtes les plus violentes. Durant le fléau qui décima les Sauvages, alors que partout les cabanes se fermaient devant les Robes-Noires et qu'on ne parlait que de les massacrer, non seulement « il marchait tête baissée là où il savait qu'il y avait une âme à gagner », mais il trouvait encore le moyen de faire tomber tous les obstacles pour arriver à ses desseins. La malpropreté des Sauvages envenimait leurs ulcères et les rendait d'une puanteur insoutenable parfois. Lorsque les parents les plus proches des malades n'en pouvaient pas eux-mêmes supporter l'infection, le saint missionnaire venait les panser tous les jours. Il en prenait soin pendant plusieurs mois de suite, et lorsqu'on lui faisait remarquer

que ces plaies étaient incurables: « Raison de plus pour moi de les soigner, répondait-il. Plus ces chancres sont mortels, plus j'ai de pente à m'en charger, afin de conduire ces pauvres gens jusqu'à la porte du paradis. » Fallait-il s'étonner qu'une charité si héroïque gagnât les esprits les plus farouches, et réduisit les cœurs les plus endurcis ?

Ce fut surtout au moment de la grande tempête de 1637, qu'oublieuse de soi-même, la douce abnégation du P. Garnier s'affirma. Nous avons dit plus haut avec quelle violence la bourrasque sévit alors sur la mission huronne, et comment elle faillit déraciner l'humble germe planté par les missionnaires sur cette terre païenne. La mâle décision du P. de Brébeuf fut pour beaucoup sans doute dans l'apaisement qui se fit vers la fin de novembre. Mais le souvenir de la charité du P. Garnier y contribua aussi. Il en fut de même en 1640, lorsque, attisées par des souffles perfides, les vieilles haines semblèrent sur le point de se rallumer avec furie. Le serviteur de Dieu était mieux connu alors. Il avait passé les deux années précédentes à Ossos-

sane, bourg d'une cinquantaine de cabanes et de quatre à cinq cents familles, que le P. Pijart avait fortifié, suivant les règles, d'une enceinte carrée contre les invasions des Iroquois. [1] De là, comme d'un centre, il avait rayonné dans tout le pays. Combien de cabanes n'avait-il pas visitées en messager céleste! Que de malades n'avait-il pas consolés et soignés? Ouaracha — c'était son nom dans l'idiome des naturels — était devenu synonyme d'ange compatissant pour beaucoup de ces malheureux. Une fois de plus, la charité fit son œuvre et l'orage se calma.

Il y avait, à douze ou quinze lieues à l'ouest du pays des Hurons, une contrée montagneuse habitée par la nation du Petun, et qui n'avait pas été évangélisée encore. Le P. Jérôme Lalemant, alors supérieur de la mission, résolut d'y annoncer la bonne nouvelle et d'y arborer, si cela était possible, le drapeau de Jésus-Christ. Il chargea le P. Garnier et le P. Isaac Jogues d'entreprendre cette conquête et de la mener à bonne fin. Les deux missionnaires

---

1 Ce bourg est encore appelé dans les *Relations* le bourg de *la Rochelle*.

en furent tout joyeux. Dès les premiers pas, ils rencontrèrent les croix et les souffrances en telle abondance qu'ils augurèrent bien d'abord de leur entreprise. Les chemins étaient si affreux, les dangers du voyage si grands, qu'aucun Huron n'avait consenti à se mettre en route avec eux pour leur servir de guide, en sorte qu'ils avaient dû partir seuls. S'étant égarés à mi-trajet, les voyageurs furent surpris par les ténèbres dans une épaisse sapinière où ils résolurent de passer la nuit. Mais il fallait de toute nécessité y faire du feu, sous peine d'avoir les pieds gelés pendant le sommeil, et le lieu était si humide qu'ils ne pouvaient réussir à trouver du bois sec. Après bien des recherches, ils finirent cependant par en réunir quelques morceaux, ainsi qu'un fagot de branches mortes qu'ils disposèrent en manière de couche pour s'y reposer pendant quelques heures. Alors la neige, qui tombait toujours, menaça d'éteindre le feu. Le matin, elle couvrait tout le pays d'une ouate épaisse sous laquelle les pistes étaient ensevelies. Comment retrouver la route? Après avoir erré assez longtemps, les missionnaires, grelottants

et affamés, eurent le bonheur d'apercevoir une légère colonne de fumée, qui derrière un bouquet d'arbres montait dans le ciel morne et gris. Il y avait là quelques pauvres cabanes; ils y trouvèrent des guides, mais pas même une poignée de blé. Ils repartirent donc, et ce ne fut qu'à huit heures du soir, épuisés de fatigue et de faim, — car ils n'avaient mangé qu'un morceau de pain détrempé dans la neige fondue pendant toute cette journée, — qu'ils arrivèrent enfin au premier village de la nation qu'ils voulaient évangéliser.

L'accueil qu'ils y reçurent ne répondit pas aux souffrances qu'ils avaient endurées pour y venir. Les femmes s'enfuyaient à leur approche, en emportant leurs petits enfants entre leurs bras; les jeunes gens les suivaient en leur criant d'aller semer ailleurs la maladie et la famine cachées dans les pans de leurs manteaux; les hommes leur refusaient l'hospitalité. C'est qu'on les tenait pour des sorciers redoutables. Comment en douter en les voyant prier matin et soir avec tant de dévotion ? Quand ils s'agenouillaient dans un coin de la

cabane, faisaient-ils autre chose que se préparer à jeter leurs sorts ? [1] Dans les autres bourgades ce fut bien pis. Tous les deux jours, il fallait changer de place. Tantôt leur hôte se réveillait en sursaut la nuit, et tremblant d'épouvante, la voix altérée, il ordonnait aux deux apôtres de sortir de chez lui. Tantôt, au milieu des ténèbres, des inconnus venaient crier à la porte de la cabane où reposaient les missionnaires, qu'ils n'eussent pas l'audace de reparaître le lendemain dans le village. Les deux proscrits s'éloignaient-ils ? Quand ils arrivaient aux bourgs suivants, ils trouvaient les capitaines en dehors des palissades pour leur défendre d'en approcher, à moins qu'ils ne voulussent avoir la tête fendue d'un coup de hache. Plus d'une fois, leur vie courut les plus grands dangers. La maladie vint les assaillir à son tour: l'un deux [2] fut pris d'une fièvre violente. Pour tout remède

---

1 « Notre hôte, qui est le premier capitaine du pays,... nous voyant prier Dieu les matins et les soirs à genoux, ne peut se tenir enfin: « ...Que font maintenant ces démons autre chose que des sorts pour « nous faire mourir ?... On me l'avait bien dit que c'étaient des sor « ciers, mais je le crois trop tard... » Lettre du P. Garnier et du P. Jogues au P. Lalemant.

2 Le P. Lalemant ne dit pas si ce fut le P. Garnier ou le P. Jogues.

qu'avait-il ? le pain grossier qu'il mangeait tous les jours, si toutefois il est permis de donner ce nom à la farine de blé d'Inde détrempée, dont ces intrépides ouvriers faisaient leur unique nourriture! C'est après avoir pris « en toute la journée, dit le P. Lalemant, gros comme le poing de ce manger si délicat », que, suant la fièvre, le P. Garnier et le P. Jogues chaussaient leurs raquettes et reprenaient leurs courses, heureux de trouver, au prix de tant de fatigues, quelques petits enfants mourants à baptiser.

L'année suivante (1641), lorsque le P. Garnier revint à la mission des Apôtres, — en compagnie du P. Pijart cette fois, — il y fut un peu moins mal accueilli. Mais il ne réussit pas à faire agréer dans l'assemblée des anciens les présents qu'il avait apportés, les Sauvages « disant haut et clair que ces objets étaient le charme dont les Robes-Noires voulaient se servir pour ruiner leur pays, comme elles avaient ruiné jusque-là tous ceux où elles avaient passé ». La même défiance sommeillait donc au fond des cœurs. Qu'elle se réveillât, et un meurtre inattendu, impossible à prévoir, était

à craindre. Les deux missionnaires s'en aperçurent bientôt. Allant un matin d'un bourg à un autre, chargés de leur léger voyage, ils se sentirent saisis soudain par les épaules au sortir d'un petit bosquet. Un cri de mort retentit à leurs oreilles, et presque aussitôt ils furent violemment renversés dans la neige. Ils n'attendaient plus que le coup de hache qui devait mettre fin à leur vie, quand les misérables qui les avaient assaillis s'enfuirent à toutes jambes. Une fois de plus leur vie était sauve. Mais ne restait-elle pas vraiment à la merci du premier brutal venu ?

Le P. Garnier dut affronter les mêmes dangers dans la mission Saint-Joseph, dont il fut chargé en 1642 et les années qui suivirent. Lorsque les Sauvages soupçonnaient quelqu'un d'être un sorcier et qu'ils s'apprêtaient à le massacrer, leur formule de menace était toujours la même. Ils disaient au coupable: « Nous allons t'arracher de la terre, racine empoisonnée. » C'était l'équivalent d'une sentence de mort. Plusieurs fois, le mot fatal fut murmuré à l'oreille du P. Charles. D'autres fois, l'apôtre était inopinément attaqué par

de prétendus fous, dont la démence s'apaisait subitement lorsque le coup qu'ils méditaient était manqué. Mais du moins avait-il la consolation de voir les germes qu'il semait tomber en bonne terre, lever rapidement et porter des fruits abondants. Les chrétiens et les catéchumènes de cette mission étaient si fervents en effet, qu'au rapport des missionnaires, « en un mois ou deux, ils profitaient plus dans la connaissance de nos mystères et dans les sentiments de Dieu qu'on n'eût osé l'attendre après le travail d'une ou de deux années ». [1] A heure fixe, ils se réunissaient dans la cabane de l'un d'entre eux, et, sans soucis des railleries païennes, ils priaient dévotement devant tous les assistants. Ceux-ci étaient pourtant bien nombreux; car, suivant la coutume du pays, entrait qui voulait dans la cabane; mais les sourires, les moqueries, les injures n'entamaient pas la constance de ces chrétiens modèles; les menaces de mort elles-mêmes ne les ébranlaient point, et lorsqu'elles résonnaient à leurs oreilles, ils ré-

---

1 *Relation* de 1642, p. 79.

pondaient, comme cet intrépide Totihri, dont les *Relations* parlent si souvent: « Oui-da, je ne crains pas la mort, depuis que Dieu a ouvert mon esprit et m'a fait voir des choses plus importantes que la vie du corps... Mon âme ne tient pas à mon corps, un moment peut les séparer. Mais, quant à la foi, on ne me la ravira jamais, jamais.

IV

Le 30 août 1643, dans la pauvre cabane de troncs d'arbres et d'écorces qui servait d'église à Sainte-Marie des Hurons, devant une assistance de Sauvages, le P. Charles Garnier fit sa profession solennelle entre les mains du P. Jérôme Lalemant. Quel théâtre plus convenable que celui-là pour parfaire l'immolation totale de soi-même! Quel lieu plus propice pour vouer au Dieu de Bethléem et du Calvaire la pauvreté, l'obéissance, la chasteté ?

A partir de ce moment, le vaillant apôtre sembla s'avancer à pas de géant dans les voies de la perfection. De tout temps il avait ar-

demment aspiré à la sainteté. Mais dès lors, dit son supérieur, excepté Dieu, rien au monde ne le toucha, ni parents, ni amis, ni repos, ni consolations, ni peines, ni fatigues. « Son tout était en Jésus-Christ, et hors de lui, tout ne lui était rien. »

Il avait surtout à cœur de reproduire en lui quelque chose des souffrances du divin Crucifié. Non content d'avoir pour nourriture celle des sauvages, c'est-à-dire « la moindre que le dernier des gueux pût espérer en France », souvent il ne mangeait que des glands et des racines amères. Il couchait toujours sur la dure. Il usait fréquemment d'une discipline de fer, armée de pointes très aiguës, et chaque fois qu'il revenait de ses missions, il ne manquait jamais de faire aiguiser les pointes d'une ceinture hérissée de molettes d'éperon, qu'il portait sur la chair nue, comme si les incroyables fatigues de ses courses apostoliques n'eussent pas été déjà la plus dure des mortifications! Et pourtant cet homme, si durement impitoyable pour lui-même, était « tout de cœur pour les autres ». « Il prenait toujours le pire pour soi », écrivait le

compagnon de ses travaux pendant les quatre dernières années de sa vie. « Il m'accommodait en tout et il tâchait de couvrir sa charité du prétexte de sa propre commodité, comme si ce qui était le pire lui eût été le plus avantageux. »

Son obéissance était accomplie, capable de tout et prête en même temps à ne rien faire, si on le lui eût commandé. Nous avons ici encore un témoignage précieux, celui du P. Ragueneau. Ce religieux, qui fut son supérieur, nous montre le serviteur de Dieu quittant au premier signe le soin des missions, où était pourtant tout son cœur, pour labourer la terre, tirer les traîneaux sur la neige, soigner les malades, ou, pendant l'automne, pour aller grappiller çà et là dans les bois quelques raisins sauvages pendant des journées entières, afin de préparer le vin nécessaire à la célébration de la messe durant le reste de l'année. « Il n'avait aucune attache à son travail, ajoute le P. Ragueneau, ni aux personnes, ni aux lieux, ni aux emplois. Envisageant la volonté de Dieu également en toutes choses, en quelque pays qu'il fût, quelque occupation que l'o-

béissance lui donnât, il s'y portait avec constance et comme un homme qui n'avait plus d'autres pensées au monde, sinon de trouver Dieu où on voulait qu'alors il le cherchât... Aussi, partout était-il égal à lui-même, et à le voir, on eût jugé qu'il n'avait point d'inclination, sinon pour ce qu'on lui voyait faire. »

« On ne gagnera rien pour le salut des âmes, disait-il, si Dieu ne se met de la partie avec nous. Quand c'est lui qui nous y applique par la conduite de l'obéissance, il est obligé de nous assister, et avec lui nous ferons ce qu'il y attend de nous. Mais quand c'est nous qui choisissons un emploi, fût-il le plus saint de la terre, Dieu n'est pas obligé d'être de la partie: il nous laisse à nous-mêmes, et de nous-mêmes que pouvons-nous, sinon rien ou encore le péché, qui nous met au-dessous du rien ? »

Ces derniers mots nous révèlent la profondeur de l'humilité du P. Garnier. Quoique tout fût éminent en lui, il s'estimait le plus indigne des ouvriers de la mission, et cette humilité couronnait dignement cet ensemble de qualités héroïques qui faisaient dire à son

supérieur: « Il ne lui manque pas une seule des vertus qui font les plus grands saints! »

On pouvait prévoir dès lors que l'heure de l'immolation suprême ne tarderait pas à sonner. Le P. Garnier semble en avoir eu lui-même le pressentiment secret. « Ce petit mot, dit-il à ses deux frères religieux, dans la dernière lettre qu'il leur écrivit, est pour nous encourager tous trois à nous hâter d'aimer notre bon Maître; car je crois qu'il est difficile que quelqu'un de nous ne soit bien proche du terme de sa carrière. Redoublons donc nos ferveurs, hâtons le pas, multiplions nos prières les uns pour les autres, et faisons une nouvelle protestation que celui que Notre-Seigneur appellera le premier à soi de nous trois, sera l'avocat des deux qui resteront pour leur obtenir de lui son saint amour et une parfaite union avec lui, ainsi que la persévérance finale. Je fais donc le premier cette protestation, et prie Notre-Seigneur de tout mon cœur de posséder nos trois cœurs et de n'en faire qu'un avec le sien dès à présent et dans l'éternité. » [1]

---

1 Lettre au P. Henry de Saint-Joseph et au P. Joseph de Paris.

Les sombres temps que la mission huronne traversait alors prêtaient sans peine aux prévisions lugubres. La guerre tenait tout le pays dans la terreur. L'année précédente, les Iroquois avaient détruit Saint-Joseph et massacré dans son église le P. Antoine Daniel. Au mois de mars de l'année 1649, date à laquelle le P. Garnier écrivait à ses frères, ces hordes féroces avaient brûlé Saint-Louis et Saint-Ignace et infligé au P. de Brébeuf et au P. Lalemant les tortures barbares que nous connaissons. [1]

D'un moment à l'autre, elles pouvaient de nouveau faire irruption dans la contrée: com-

---

1 Dans une lettre inédite au P. Pierre Boutard, à Bourges, le P. Garnier écrivait à ce sujet: « Il faut que je vous fasse participant d'une nouvelle de ce pays qui est de grande consolation. C'est qu'il a plu à Notre-Seigneur de donner la couronne de martyrs à deux de nos Pères, savoir au P. Jean de Brébeuf et au P. Gabriel Lalemant. Ils n'ont pas été fait mourir par un tyran qui persécutait l'Église, comme faisaient les anciens tyrans. Mais nous les appelons martyrs, parce que les ennemis de nos Hurons leur ont fait beaucoup endurer en dérision de notre sainte foi. » Après avoir rapporté quelques-unes des tortures subies par les deux vaillants athlètes, le P. Garnier ajoutait: « Bénissez Dieu, je vous prie, de la faveur qu'il a faite à cette mission, donnant cette couronne de gloire à ces deux grands serviteurs de sa Majesté. » Cette lettre conservée aux archives de la province de Lyon, est datée de Sainte-Marie des Hurons, 27 avril 1649. Huit mois après, l'intrépide apôtre qui l'écrivait avait passé, lui aussi, par la voie du martyre, pour rejoindre aux pieds de Dieu ses frères massacrés par les Iroquois.

ment, en de pareilles conjonctures, ne pas prévoir le sacrifice et ne point penser à la mort ?

Depuis le jour où, pour la première fois, le P. Garnier était allé annoncer la bonne nouvelle dans les montagnes habitées par la nation du Petun, le grain de sénevé avait grandi sur cette terre d'abord si réfractaire à l'Évangile. En 1649, on y comptait deux missions. Celle qui était la plus proche de la frontière iroquoise, et par conséquent la plus exposée, était établie dans un village de cinq à six cents feux, nommé Saint-Jean. C'était la portion du champ que le P. Garnier avait continué à féconder de ses sueurs apostoliques et qu'il allait bientôt arroser de son sang. L'été se passa sans massacre bien que le Père y fût exposé tous les jours. On espérait que l'automne se passerait aussi dans une tranquillité relative, quand, au commencement de novembre, deux fugitifs arrivèrent à Sainte-Marie. C'étaient des Hurons chrétiens, qui avaient réussi à échapper aux Iroquois. Ils avertirent les Pères qu'une bande de trois cents ennemis environ était en marche à travers les bois, mais qu'elle n'avait pas encore

choisi son objectif. Tenterait-elle de surprendre Sainte-Marie ou opérerait-elle une diversion vers les montagnes du Petun ? La chose était encore incertaine.

Aussitôt le supérieur mit la résidence en état de défense, et en même temps il fit prévenir le P. Garnier, à Saint-Jean. Son messager fut accueilli avec des cris de joie par les habitants de cette bourgade, tant ces pauvres gens se croyaient déjà assurés de leur triomphe! De fait, pendant quelques jours ils attendirent l'ennemi de pied ferme; mais l'ennemi ne paraissait point. Alors, dans leur bouillante impatience, ils voulurent aller à sa rencontre: le surprendre dans sa marche et fondre sur lui à l'improviste, n'était-ce pas le meilleur moyen de l'écraser ?

Cette manœuvre fut ce qui perdit le malheureux village et ceux que les guerriers en expédition y avaient imprudemment laissés derrière eux. Dans ces forêts immenses, rien n'était plus facile que de ne point se rencontrer. Les deux petites troupes qui marchaient l'une à l'autre ayant pris par des routes différentes,

les Iroquois purent continuer sans encombre la pointe qu'ils poussaient en avant. Pour comble d'infortune, deux prisonniers qu'ils firent leur avouèrent que le village était à peu près sans défense. Dès ce moment, Saint-Jean était irrévocablement perdu.

Le 7 décembre, vers trois heures de l'après-midi, les féroces assaillants étaient là. Ils n'attendirent pas l'aube suivante, comme ils le faisaient d'ordinaire, pour surprendre leurs ennemis dans le sommeil... Ne savaient-ils pas que le village était à peu près sans hommes valides? Qu'avaient-ils à craindre dès lors? Ils s'y précipitèrent donc, comme une trombe, par diverses issues, et — en peu de temps l'épouvante fut partout. Anéantis par la soudaineté de l'attaque, les habitants ne songeaient même pas à se défendre. Quant aux Iroquois, craignant un retour inopiné des guerriers qui battaient la campagne, ils massacraient impitoyablement, dans l'emmêlement furieux du carnage, les femmes, les vieillards et les enfants. Ils n'épargnèrent aucun de ceux qu'ils jugeaient hors d'état de les suivre dans la fuite précipitée qu'ils comptaient prendre,

leur œuvre de mort accomplie. Aussi, l'épaisse couche de neige qui couvrait le sol fut-elle bientôt tachetée de larges flaques de sang, où les victimes râlaient, pendant que des cabanes livrées aux flammes des colonnes de feu et de fumée s'élevaient en crépitant lugubrement dans les airs.

Peu de temps auparavant, le supérieur du P. Garnier, le sachant malade, lui avait écrit pour l'engager à quitter momentanément Saint-Jean, afin de venir se reposer à Sainte-Marie. Dans sa réponse, datée du 4 décembre, le saint héros lui disait: « Il est vrai que je souffre du côté de la faim, mais non pas jusqu'à la mort... Ce n'est pas de ce côté-là que je crains... Ce que je redouterais davantage serait qu'en quittant mon troupeau en ces temps de misères et dans ces frayeurs de la guerre, alors qu'il a plus besoin de moi que jamais, je ne manquasse aux occasions que Dieu me donne de me perdre pour lui. »

Et il était resté à son poste. En lui apportant la sanglante couronne, l'ange du martyre allait bientôt l'en relever.

Au moment de l'irruption des Iroquois dans Saint-Jean, le vaillant missionnaire visitait les cabanes de quelques néophytes. Au bruit du tumulte qui s'était soudainement déchaîné, il vole à l'église, bénit ceux qui s'y trouvent, les encourage de quelques paroles brûlantes et les presse de fuir, s'ils le peuvent encore. On veut l'entraîner dans cette fuite, mais il s'y refuse, et, s'oubliant absolument dans cet affreux désastre, il court chercher dans les cabanes déjà tout en feu, des enfants et des vieillards catéchumènes à baptiser.

C'est la main levée pour verser l'eau régénératrice sur ces fronts païens, qu'il fut abattu. Une première balle l'atteignit dans la poitrine, une seconde lui déchira l'aine presque en même temps. Si affreuses que fussent ces blessures, elles ne réussirent pas cependant à tarir en lui le courage. Les mains jointes, la victime priait d'un air serein; peut-être faisait-elle l'offrande suprême à son Dieu crucifié... Cette prière terminée, le P. Garnier tourna la tête et aperçut à une douzaine de pas en avant un malheureux qui agonisait. Alors, dans son cœur d'apôtre, le zèle des âmes se

réveilla si intense, qu'il parut sur le point de refouler la mort elle-même. Le martyr se mit sur ses genoux, et, se levant avec peine, il se dirigea vers le mourant. Mais, au troisième pas, il retomba lourdement sur le sol. Sans souci de son épuisement évident, une seconde fois il s'agenouille et se relève; une seconde fois il retombe. Dans cette lutte grandiose et touchante de l'amour contre la mort, l'amour l'aurait finalement emporté sans doute, si une hache iroquoise ne s'était abattue sur ce front héroïque, et, en le faisant voler en éclats, n'avait assuré à l'athlète la palme immortelle que depuis treize ans il sollicitait de son Dieu.

Dès son jeune âge, Charles Garnier avait montré une tendre piété pour Notre-Dame. « C'est elle, disait-il au noviciat de Paris, qui m'a porté sur ses bras dans toute ma jeunesse et qui m'a mis dans la Compagnie de son Fils. » En reconnaissance de ses bienfaits, il s'était engagé par vœu, au cours de ses études théologiques, à défendre jusqu'à l'effusion de son sang la doctrine qui soutient que la Vierge Marie a échappé à la tache

originelle. La Mère de Dieu ne semblait-elle pas se souvenir de ce vœu, quand elle ouvrait le ciel au martyr, au moment où l'Église chantait les premières vêpres de la plus virginale de ses fêtes, l'Immaculée Conception ? (7 décembre 1649).